

Vedettes



Carmen voluptueuse, voici la belle
VIVIANE ROMANCE

avec

JULIEN BERTHEAU

dans le grand film que Christian-Jaque vient de terminer.

Production SCALERA FILM

4^e ANNÉE — LE SAMEDI
3 AVRIL 1943 — N° 121
23, RUE CHAUCHAT, PARIS-9^e

Photos Lido et collection Cossira.

TÊTES DE

2



1. Avec sa belle voix en demi-teinte, André Dassary, qui fut un bel athlète...

2. Est aujourd'hui, au Châtelet, le ténor Capoul de l'Opéra-Comique (à droite).

3. Un fond de teint, une couche de blanc gras, quelques coups de crayon.

4. ... Et André Dassary doit adorer son visage d'une barbiche postiche.

DEUX ans ne se sont pas encore écoulés depuis qu'André Dassary a révélé aux Parisiens sa belle et chaude voix dans « L'Auberge qui chante », à la Gaité. « Vedettes » avait alors relaté les débuts de ce délicieux chanteur qui, avant de monter sur les planches, fut champion de courses à pied et de rugby. Aujourd'hui, la consécration est faite, et dans « Rêves de Valses », au Châtelet, André Dassary montre qu'il est bien un grand chanteur et qu'à tous les points de vue, aussi bien vocal que physique, nul mieux que lui ne pouvait faire revivre le célèbre ténor Victor Capoul, dont le charme fut peut-être plus irrésistible que ne le fut jamais celui de Valentino ou de Tino Rossi.

Chaque époque a les chanteurs qu'elle mérite. Capoul! De quel éclat brilla le nom de ce Toulousain à la voix de chérubin! Après qu'il eut débuté à l'Opéra-Comique dans « Le Chalet », en 1861, il devait être, durant près de vingt-cinq ans, l'idole des mélomanes et aussi l'homme le plus fêté, le plus entouré d'admirateurs et surtout d'admiratrices. Gentilhomme accompli, pratiquant l'escrime, montant à cheval, Capoul, avec ses moustaches conquérantes et sa barbe en pointe, connut les plus grands succès de chanteur aussi bien que ceux du cœur! Ce fut après qu'il eut créé à l'Opéra-Comique « Le Premier Jour de Bonheur », d'Auber, qu'il déclina l'emballlement de ses adoratrices. Ce fut une véritable folie dans Paris. On n'applaudissait pas seulement le chanteur! On admirait, on exaltait le bel homme! Les élégants se coiffèrent à la Capoul, portèrent des cols évasés à la Capoul! Quand, pour jouer « Vert Vert », il coupa ses moustaches, ce fut un événement. Que de passions il inspira aux femmes du monde aussi bien qu'aux modestes ouvrières. Une idylle très prononcée s'était même ébauchée entre lui et Mlle Alice Grévy. Sans beauté ni jeunesse, la fille du futur président de la République, alors Président du Sénat, avait voulu prendre des leçons de chant avec le ténor et, tout en déchiffant la « Berceuse de Jocelyn », elle avait senti battre son cœur à tel point qu'avant d'épouser le député Wilson, elle aurait voulu convoler avec Victor Capoul.

Entre un chanteur et un député il n'y a souvent qu'un maître de différence. Bien que très pénétré de son charme irrésistible, Capoul avait, avant tout, le culte de son art et n'admettait pas qu'on le troublât quand il chantait. Un soir, pendant une représentation de « Paul et Virginie », au Théâtre Lyrique, une de ses adoratrices lui jeta de sa loge de balcon un gros bouquet qui, tombé malencontreusement, menaçait de gêner son jeu de scène. Il avait été inexorable. Au lieu de ramasser le bouquet et de saluer suivant l'usage, il avait continué à chanter et, lorsqu'il s'était trouvé à proximité des fleurs, d'un violent coup de pied, il les avait envoyées s'éparpiller dans la coulisse... côté jardin, tandis qu'une plainte douloureuse, partie de la loge de balcon, lui avait fait qu'il venait ainsi de briser le cœur d'une femme!

Gageons qu'André Dassary, en pareille circonstance, ne se montrerait pas si cruel.

A LA Comédie-Française, M. Denis d'Inès vient, dans l'œuvre de M. Emile Fabre, de nous faire revivre un Vidocq d'une saisissante vérité. Mais il y a une quarantaine d'années, alors qu'il jouait le mélodrame populaire au Théâtre de Belleville, le futur sociétaire y interprétait, dans « La Belle Limonadière », pièce où Vidocq tenait également une place importante, non pas le rôle du bagnard devenu chef de la Sûreté, mais celui de Coco Latour, son second, comme lui forçat en rupture de bans.

Durant sa brillante carrière dans laquelle il a interprété plus de neuf cents rôles différents, l'éminent sociétaire aura fréquemment évoqué à la scène des personnages historiques, réussissant toujours à ressembler physiquement à ses modèles. Grand artiste de composition, autant qu'éminent comédien, M. Denis d'Inès fut, on s'en souvient, dans « Les Compères du Roi Louis » de Paul Fort, un Louis XI effarant d'exactitude, autant par son jeu scénique que par son extraordinaire ressemblance avec le terrible maître d'Olivier le Daim.

Pour réaliser son personnage, M. Denis d'Inès s'était d'ailleurs inspiré de la statue du roi par Jean Baffier, qui se trouve à Bourges et dont la figure anguleuse présente une frappante analogie avec la sienne.

Dans « Gringoire », le chef-d'œuvre de Théodore de Banville, M. Denis d'Inès fut également Louis XI avant d'être, avec son talent si personnel, le famélique poète de la « Ballade des Pendus » lui-même.

Déjà, avant d'être Vidocq, M. Denis d'Inès a incarné chez Molière un autre policier fameux, puisque c'est lui qui fut Fouché dans « Madame Sans-Gêne ». De même, en 1905, au Théâtre de Belleville, il avait joué dans « Plus que Reine » le rôle de Talleyrand, sous les traits duquel il est encore apparu dans une des annuelles « Revues de Vingt Scènes » et dans l'une desquelles il parodia l'auteur de « Vidocq chez Balzac », alors son administrateur général, Robespierre dans « Le Sang de Danton », Richelieu dans l'à-propos d'Emile Moreau, « Corneille et Richelieu », Judas dans « La Passion », Molière, dans « Molière et son ombre », Voltaire dans « Dialogues des morts » de Renan et dans « Si Dieu n'existait pas » et aussi le célèbre chanteur Paulus de l'époque boulangiste: telles ont été, jusqu'ici, au théâtre, les têtes de rechange de M. Denis d'Inès qui, grâce de son ami le peintre Max Moreau, a eu la grande joie de se constituer une véritable galerie de portraits historiques.

Dans la pièce de M. Emile Fabre, aux côtés de M. Denis d'Inès, MM. André Brunot, dans Balzac, et Valcourt dans le journaliste Léon Gozlan, ont prouvé qu'ils savaient eux aussi se faire des têtes de rechange, se rapprochant autant que possible de la vérité historique. Et André Brunot nous fait penser au portrait de l'auteur de la « Comédie Humaine » par Bertoll qui serait sorti tout vivant de son cadre.

Henry COSSIRA.

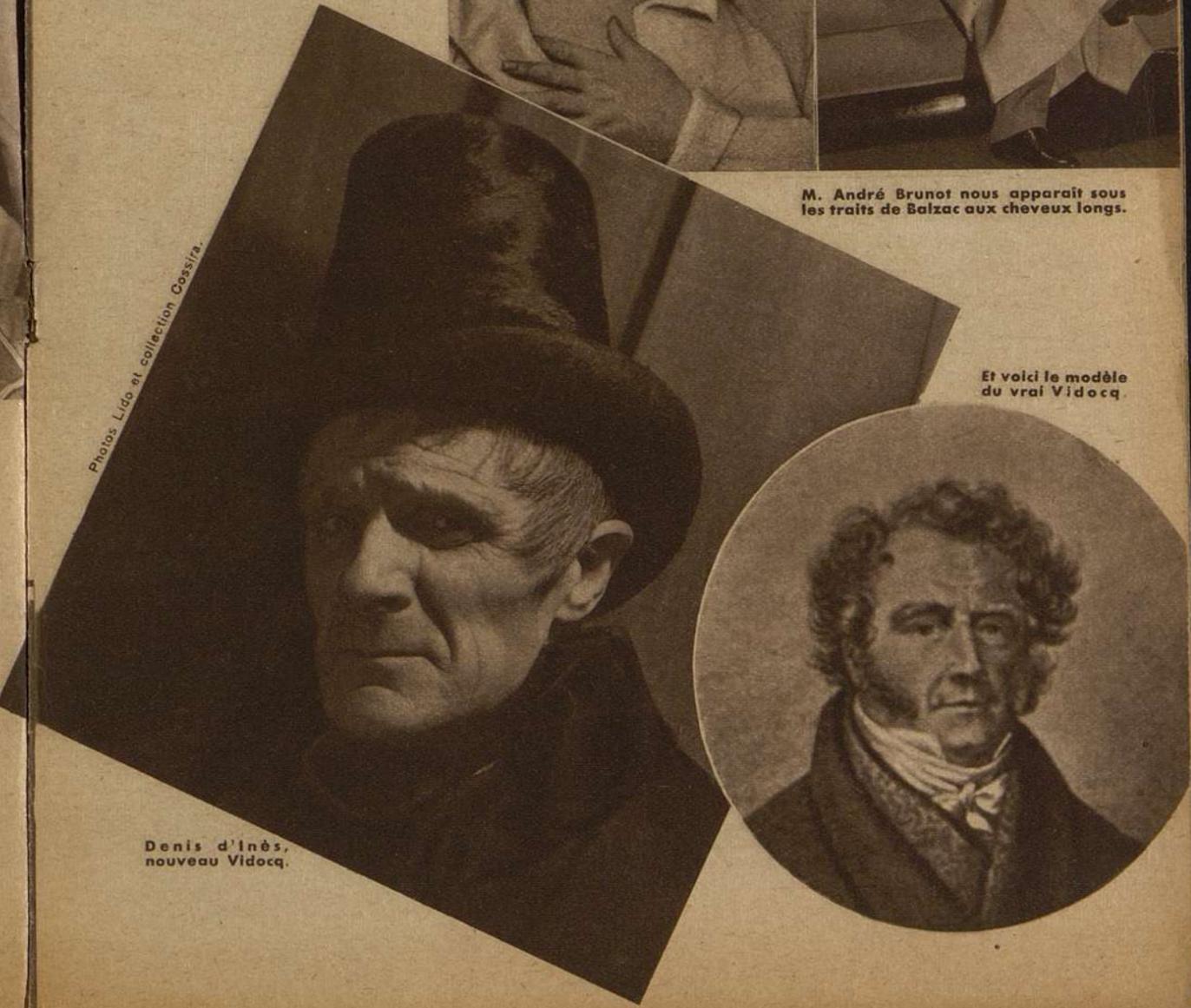
RECHANGÉ

Voici d'après Bertoll, le portrait le plus classique de Balzac fort et puissant.

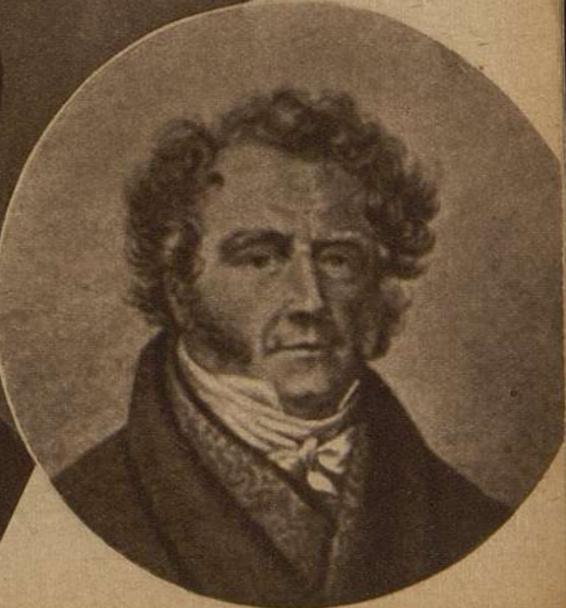


M. André Brunot nous apparaît sous les traits de Balzac aux cheveux longs.

Photos Lido et collection Cossira.



Denis d'Inès, nouveau Vidocq.



Et voici le modèle du vrai Vidocq.



1. Mary Morgan et Viviane Romance débutèrent ensemble naguère dans le film "Retour au Paradis".
2. Avant d'être actrice, Mary Morgan est une mère et une maîtresse de maison affable et convaincue.
3. Marianne a 4 ans. Pour la première fois elle mange à la table des grandes personnes. Et elle se tient bien.
4. Mary Morgan a cru être l'actrice la plus laide. Elle est, en tout cas, une de nos plus élégantes comédiennes.

photos Lido et Lucien Lorelle



Mary MORGAN

Parce qu'elle se trouvait trop laide elle renonça à l'écran pendant 6 ans!

MARY Morgan est revenue au cinéma. Elle est l'actuelle héroïne de « Coup de feu dans la nuit ». Depuis six ans, elle n'avait plus tourné. Le cinéma l'avait déçue. Dans « Retour au Paradis », son premier film, elle était trop laide dans les premiers plans. Non pas qu'elle prétende être belle, mais elle avait, ce qui est impardonnable, cette laideur sans appel et sans charme qui est plus grave que la vraie laideur. Son récent essai l'a consolée. En effet, on a retrouvé la véritable Mary Morgan, son élégance, sa fougue, son regard tendre, sa bouche spirituelle et ses authentiques qualités de comédienne. Toute petite fille, Mary Morgan était déjà éperdue de théâtre. En voyant « Britannicus » à la Comédie-Française, sa vocation lui fut révélée. Son père, un fonctionnaire important, ne voulait rien entendre. Pour parvenir à son but, elle prit un chemin détourné : elle devint étudiante en droit. Fille apparemment obéissante, elle suivait en cachette les cours du Conservatoire. Sortie de l'école de la rue de Madrid avec deux prix, tragédie et comédie, elle fut aussitôt engagée aux Français. Elle y parut pour la première fois dans le rôle d'Éliante du « Misanthrope ». C'était son premier contact avec le public. De trac, elle faillit s'évanouir dès le premier vers et, quelques jours plus tard, dans « La Nuit de Mai », elle s'arrêta, défaillante, au milieu d'une tirade interminable, souhaitant éperdument le tremblement de terre ou l'incendie qui interromprait la représentation. Elle fut une des « nouvelles » les plus employées, jouant les princesses de tragédie, les jeunes filles de Molière et les héroïnes du répertoire moderne. En 1937, elle tourna « Retour au Paradis », avec Viviane Romance et Jean Tissier qui faisaient leurs premiers pas au cinéma et ne se sont pas arrêtés sur le chemin du succès. Mary Morgan, elle, bouda l'écran. Elle épousa le maire de Deauville, Robert Fosserier. On la vit présider les fêtes de la plage fleurie, les galas de bienfaisance et les rallyes sportifs. Ce n'est que l'année dernière qu'elle remonta sur les planches en créant « Marché Noir » de Stève Passeur. Enfin, le cinéma l'a reprise. Et, cette fois, Mary Morgan est décidée à continuer.

Michèle NICOLAI.



LE TOUT VEDETTES

Renant (Simone)

est née en 1901 à Amiens, de parents picards tous les deux, descendant d'un grand-père hongrois et d'une grand-mère espagnole.

Sa vie. — Passe à Amiens l'enfance heureuse d'une fille unique tellement choyée que, lorsqu'elle souhaite entrer au Conservatoire, elle obtient sans discussion de venir à Paris. Elle a 15 ans. Ses parents espèrent... peut-être... secrètement qu'elle échouera... Elle réussit ! Et puisqu'elle est heureuse, ils sont contents. Trois ans de classe. Second prix de comédie dans le rôle de Sylvia, des « Jeux de l'Amour et du Hasard ».

Caractéristiques physiques et morales. — Blonde, vraiment blonde, rose, fraîche, gaie, réservée pourtant, la jeunesse même. Aime par-dessus tout le théâtre et le cinéma, même comme spectatrice, la campagne, la musique, la lecture (elle a un faible pour les livres ardu et graves), les chats, son intérieur, les appartements à terrasse, le bleu, le vert dur, les longues promenades solitaires à pied. Excellente marcheuse, n'a pas peur des talons plats. Paresseuse un peu, travailleuse beaucoup pour son métier, indépendante au maximum. En tournant (juste comme on ne voulait pas de vaudevilles !) « On ne roule pas Amélie », a fait la connaissance de ce délicieux garçon qu'est le metteur en scène Christian Jaque. Ça s'est terminé par un mariage.

Sa carrière. — Débute au Vieux-Colombier de René Rocher, où elle joue beaucoup de classique. Passe au Gymnase : « Le Bonheur », « Espoir ». Tout petit rôle dans « Il était un prisonnier... », une des toutes premières pièces d'Anouilh, et regrette fort de n'avoir plus rien joué de lui. Ensuite, parmi d'autres choses très diverses, « Quand jouons-nous la comédie ? » de Sacha Guitry, et, juste avant l'exode, « Baignoire B ». Grande tournée pendant la première partie de la guerre avec Harry Baur, notamment en Belgique et en Afrique du Nord, avec « Jazz », de Pagnol, et « Le Greluchon délicat ». Après l'armistice, « Une jeune fille savait », qui tient l'affiche pendant de longs mois. A peu tourné encore et a envie extrême de tourner beaucoup. Après « On ne roule pas Amélie », précédemment cité pour un tout autre motif, une silhouette dans « L'Ange du Foyer », avec Baroux ; un long arrêt, puis remarquée dès son apparition dans « Mam'zelle Bonaparte », à côté d'Arletty, et dans « La Duchesse de Langeais », à côté d'Edwige Feuillère, la voilà dans « Romance à trois » entre Fernand Gravey et Bernard Blier, dans « Lettres d'Amour », à côté d'Odette Joyeux, applaudie et définitivement consacrée. Elle attend, avec une joie non dissimulée, le premier tour de manivelle de « Domino ». Pour y retrouver Gravey et Blier.

Fiche établie par DORINGE.

Simone Renant dans «Lettres d'Amour»

Photo extraite du film.



BRUITS ET SONS LE TALENT FOU

De tous temps, et à propos de tout, l'exagération a sévi dans les conversations. Pour dire qu'une chose est étonnante, on la qualifie de fantastique. Qu'elle soit simplement ennuyeuse, on la déclare « catastrophique ». Et ceci n'est pas seulement le propre des méridionaux. Il n'y a pas comme les Parisiens pour forcer ainsi leur pensée. Parler de la sorte et affirmer constamment que « c'est formidable » ou que « c'était inouï » est « très parisien », comme disent les provinciaux qui ne veulent pas avoir l'air de débarquer de leur province.

Dans cet ordre d'idée, il est extraordinaire de constater le peu de prix que certains font du talent et la facilité inconsciente avec laquelle ils en accordent à l'un ou à l'autre.

Dernièrement, on parlait d'un auteur dramatique du genre touche-à-tout ; de ceux qui font beaucoup de tapage autour d'eux.

— Il a un talent fou, affirma quelqu'un, du genre « qui a quelque chose dans le ventre ».

Et allez donc.

Voulez-vous essayer de lancer l'expression « c'est un génie » ? Persévérez un peu. Je vous parie qu'avant six mois, le moindre mannequin de music-hall en sera un.

leon ROLLOT.

Mes échos

• A Vernon, récemment, au cours d'un gala au profit des prisonniers, Louise Carletti a fait, avec Georges Rollin, des débuts scéniques très applaudis. Les deux artistes interprétaient « La Danseuse de papier et le Soldat de plomb », un acte en vers de Maurice Magre.

Dans la salle se trouvait M. Yves Ducyng, directeur du music-hall de l'Etoile, qui, le spectacle terminé, se rendit auprès de Louise Carletti et de Georges Rollin. Après une brève conversation, leur engagement était signé. Nous les verrons donc prochainement à l'Etoile, et dans le même sketch.

• Au studio des Buttes-Chaumont, Henry Decoin a donné le dernier tour de manivelle de « L'Homme de Londres », le film tiré du roman fameux de Georges Simenon. Aux côtés de Fernand Ledoux, de Jules Berry, de Suzy Prim, on y applaudira une nouvelle vedette de l'écran en la personne de Mony Dalmès, la jeune sociétaire de la Comédie-Française.

• Quand la « Nuit Blanche » sera passée sur la grande ville, nous reverrons les « Jours Heureux ». Ce n'est pas une obscure prédiction de Nostradamus. C'est une information très sérieuse. En effet, Parisys prépare avec Claude-André Puget une reprise des « Jours Heureux ». Comme pour la création, cette pièce pleine de fraîcheur et de jeunesse sera interprétée par des acteurs qui auront l'âge de leurs rôles. Et le Théâtre Michel, les jours de relâche, connaît une animation inaccoutumée.



Fraîche et ravissante, Louise Carletti, au côté de Georges Rollin, dans « La danseuse de papier et le soldat de plomb ».

Photo Lido.

Des « jeunes-gens-au-regard-dominant-mais-qui-peut-devenir-doux » et des « Blondes-jeunes-filles-à-yeux-rêveurs » se pressent dans le hall — on passe des auditions. Parisys découvrira-t-elle une nouvelle Juliette Faber ?

• Nous apprenons que le Théâtre du Vieux-Colombier vient de recevoir une pièce de M. Stève Passeur, intitulée « Le Vin du Souvenir », qui sera créée très prochainement.

• Les deux matinées consécutives du dimanche occasionnant à Maria Casarès une trop grande fatigue, le Théâtre des Mathurins (Marcel Herrand et Jean Marchat) a été contraint de reprendre son ancien horaire à partir du dimanche 28 mars, matinée à 15 heures, et soirée à 19 h. 30.

• Mme de Maintenon nous apparaîtra bientôt sous les traits de Gabrielle Dorziat. Ainsi en a décidé M. Henri Dupuy-Mazuel, spécialiste

de films historiques, auteur de l'inoubliable « Miracle des Loups » et du récent « Mermoz », qui prépare un film sur l'épouse morganatique de Louis XIV. Mais on cherche un Roi. Un producteur, qui attache moins d'importance à la vraisemblance qu'à la valeur commerciale d'une vedette, conseillait l'autre jour de donner le rôle du Roi Soleil à... Jean Tissier ! Pourquoi pas à René Dary, qui recevrait Louvois à coups de poing ou Aimos qui taperait sur le ventre de Colbert en disant : « Salut, mon p'tit pote ! »

• Nicole Schmidt, Françoise Beauté et Robert Fréhel, du Cours Mihaesco, sont engagés au Théâtre de l'Avenue.

• Dans son prochain numéro, « Vedettes » commencera la publication de « COTE D'AZUR 43 », un grand reportage de notre envoyé spécial George Fronval.

" LES INSÉPARABLES "

C'est du théâtre d'il y a vingt ans. Mais il y a Gaby Morlay. On y respire les relents d'alcôve d'« Amoureuse » et de « La Femme nue ». Mais il y a Gaby Morlay. Au moment de vous raconter la pièce, je m'aperçois qu'il n'y en a pas. Mais il y a Gaby Morlay. André Brûlé chante son texte et dit faux avec une obstination qui devait paraître le fin du fin en 1900. Mais il y a Gaby Morlay. Les trois décors sont d'une banalité rare. Celui d'un atelier de peintre à la mode fait bien démodé. Mais il y a Gaby Morlay... Et l'on refuse du monde tous les soirs au Théâtre de Paris.

Mme Germaine Lefrancq avait rajeuni le vaudeville avec « Vingt-cinq ans de bonheur », mais elle s'est contentée d'exhumer le drame d'amour cher à Henry Bataille, à Porto-Riche et à Paul Hervieu. Tous ces analystes pénétrant de l'amour, qu'ils ont pris pour thème exclusif de leur théâtre, étaient alors les grands médecins du cœur. On se passionnait pour leur « anatomie sentimentale ». Mais aujourd'hui, on n'a plus guère le temps ni le goût de disséquer son cœur au microscope. On se contente de vivre, sans penser à se regarder vivre. Qu'on le regrette ou non, les préoccupations alimentaires ont remplacé les petites secousses sentimentales et les obsessions sexuelles. Le théâtre psychologique nous paraît boursoufflé et enflé comme une outre vide. C'est pourtant le seul mode d'expression qui surnagera au-dessus des modes et des caprices du jour. Et le public se passionnera toujours pour ces études de psychologie courante, dans lesquelles il retrouve ses propres joies, ses propres inquiétudes, ses propres souffrances.

« Les Inséparables », c'est la petite histoire d'un grand amour. Ils sont amants. Elle, c'est un être frémissant de sensibilité. Lui, un peintre mondain. C'est le grand amour partagé. Mais les grandes passions durent toujours beaucoup moins longtemps que les petits caprices. Lui se lasse le

L'actualité THEATRALS

premier. Elle l'aime toujours. Elle se croit trompée. La réalité est plus cruelle. Il ne l'aime plus. Il s'ennuie dans ce grand amour. Le bonheur a toujours une odeur de lessive. Elle, déchirée, pantelante, se tue, en écoutant le duo d'amour de leurs deux voix gravées dans la cire, de leurs voix enlacées comme des initiales.

Le troisième acte de Germaine Lefrancq est bouleversant. Mais il faut y arriver... Et c'est long, la « décrustallisation » d'un amour... Mais on regarde, on écoute Gaby Morlay. Et tout le reste ne semble là que pour mettre en valeur ses multiples qualités. L'écran est quelconque, mais le bijou est de prix.

Gaby Morlay, c'est toutes les femmes en une : au premier acte, sa galté est celle des êtres qui ont déjà beaucoup souffert. Ce nouveau bonheur lui fait peur. Elle sait que toute joie se paye avec des larmes. Elle sourit, mais avec un petit sourire triste, celui des pauvres ou des êtres trop sensibles que la souffrance a déjà éprouvés. Ensuite, c'est le drame bref, déchirant. Elle reçoit la confiance de son mari comme un coup de poing. Elle encaisse crânement. Mais, quand l'adversaire est parti, elle s'effondre...

Derrière le jeu de Gaby Morlay, la pièce s'efface. C'est à peu près la perfection. J'ai honte d'employer pour cette admirable artiste les mots qui ont déjà servi pour des comédiennes de talent, mais riches surtout d'expérience et pleines de trucs, de ficelles, de métier... C'est bien simple : depuis que j'ai vu Gaby Morlay dans « Les Inséparables », je regrette tous les compliments que j'ai faits à des comédiennes qui ne les méritaient pas. Seulement, je ne m'en rends compte que maintenant, après avoir vu palpiter devant moi une pauvre petite chose, toute brisée de douleur, et qui disait : « Voi-

là... voilà... » d'une voix étranglée comme un sanglot.

J'ai beaucoup aimé Marthe Marsans, qui semble incarner la maman de chaque spectateur, et Hélène Tossy, dans le rôle d'une amie bien en chair, qui ne semble pas prête, elle, à mourir d'amour.

AU THÉÂTRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN : " LE PAVILLON D'ASNIÈRES "

C'est une excellente pièce policière, écrite par Charles Méré d'après le roman de Georges Simenon « La Nuit des 7 Minutes ». L'influence du cinéma y est visible. C'est pourtant la première fois qu'un auteur dramatique porte à la scène un des mystérieux récits de Simenon. Sa fabuleuse imagination n'avait séduit, jusqu'à maintenant, que les cinéastes.

Le directeur de la Porte Saint-Martin joue dans cette pièce le rôle de l'inspecteur Jacquemin, qui ressemble comme un frère au commissaire Maigret. Seule, une pipe nous permet de les distinguer l'un de l'autre.

Romuald Joubé fait une composition hallucinante du vieux Général Molotoff. J'en ai rêvé pendant deux nuits... Jeanne Reinhardt est rayonnante d'élégance et de beauté. La sincérité de son talent semble survivre à toutes les héroïnes de mélodrames qu'elle joue depuis des années. Rognoni est un inspecteur dont la truculence vulgaire est d'un naturel parfait. Et Jacques Varennes, par son jeu cynique, son élégance un peu rasta, sa voix cinquante, laisse trop tôt tomber le masque. Le traître, le « troisième couteau », devrait avoir une figure d'archange et une voix séraphique. Sinon, il n'y a plus de jeu : on se dit tout de suite : « C'est lui!... » Jean LAURENT.



Photos du film

Un nouveau roman de Simenon à l'écran

ENCORE un roman de Georges Simenon porté à l'écran. Simenon est le romancier à la mode, car, en passant à un genre qui plaît énormément au public, il réalise le tour de force de se renouveler dans chacune de ses œuvres.

Dans « Le Voyageur de la Toussaint », que Louis Daquin a réalisé pour le compte de Francinex, et dont le scénario a été adapté et dialogué par Marcel Aymé, nous retrouvons tous les personnages chers à Simenon comme à ses nombreux lecteurs ; tous, sauf, peut-être, le principal : le fameux Commissaire Maigret à la pipe proverbiale. Mais, par contre, il y a le fils de famille dévoyé, perdu de dettes et faisant des faux pour les payer, la vieille provinciale imbue de préjugés, mais qui n'hésite pas à commettre un crime pour préserver l'honneur de la famille ; une assemblée de « corbeaux » réunissant tous les notables de la ville groupés en syndicat et acharnés à la perte d'une jeune veuve sans défense. Pour leur faire face, un jeune homme, armé de son seul courage et de sa bonne volonté. Et tous ces personnages s'agitent dans une atmosphère lourde, oppressante, une atmosphère chargée de crime et de brouillard comme celle qui plane chaque année à l'époque de la Toussaint sur les ports de l'Ouest. Une seule note fraîche et gaie, une jeune fille un peu coquette, minaudière, qui semble dépaycée dans ce milieu, comme un oiseau des îles transplanté dans nos climats et qui laisserait dans son sillage un peu de soleil et de bonheur... Cette jeune fille, c'est la charmante Simone Valère fiancée, un peu forcée, de Jean Desailly, le jeune homme qui s'érige en défenseur de la jeune veuve sans défense (Assia Noris).

Nos lecteurs sont déjà au courant des brillants débuts de Jean Desailly à la Comédie-Française. Nous n'insisterons donc pas sur ce jeune artiste, qui voit s'ouvrir devant lui un avenir des plus heureux, au théâtre et au cinéma. La distribution est complétée par Gabrielle Dorziat, Marguerite Ducouret, Mona Dol, Jules Berry, Guillaume de Sax, Alexandre Rignault, Louis Seigner, Roger Karl, Serge Reggiani. Tous ces éléments, joints à la parfaite réalisation de Louis Daquin, feront du « Voyageur de la Toussaint » un film qui obtiendra tous les suffrages des très nombreux adeptes du septième art.

Le voyageur de la TOUSSAINT



Sur L'ÉCRAN

LA VILLE DORÉE. — Depuis la guerre, le cinéma en couleurs paraissait en sommeil en Europe ; Veit Harlan, qui est probablement le mettre en scène le plus intéressant de la nouvelle école allemande, a décidé de remettre en question le problème : et voici « La Ville Dorée ».

Voyons d'abord l'histoire. Jobst est un riche fermier des environs de Prague. Il vit en compagnie de sa fille, Anna, et d'une gouvernante perfide, Marouchka, qui n'a qu'une ambition : remplacer auprès de Jobst la maîtresse du domaine, morte tragiquement jadis dans les marécages qui entourent le pays. Anna, par ailleurs, est vaguement fiancée à un brave cultivateur du voisinage, Thomas, mais on devine dès les premières images que la jeune fille est davantage tentée par la vie brillante de la grande ville que par le paisible et bourgeois bonheur que peut lui offrir le bon Thomas.

Et l'aventure s'engage. Sournoisement conseillée par Marouchka, qui espère arriver à ses fins après avoir éloigné Anna, celle-ci tente un jour le grand voyage et débarque sur le sol de Prague. Elle retrouve sa tante Donata et le fils de celle-ci, Toni, deux personnages en vérité assez peu recommandables avec lesquels, du reste, Jobst n'entretenait plus de relations depuis longtemps. Alléché par l'héritage du domaine sur la Moldau, Toni séduit Anna et l'abandonne dès qu'il apprend le mariage de Jobst avec sa gouvernante, mariage qui dépossèdera Anna des trois-quarts de son bien. Désespérée, l'enfant prodige reviendra vers son père, mais celui-ci n'ouvrira pas les bras pour l'accueillir ; alors Anna refera le chemin suivi naguère par sa mère : les marais l'enseveliront...

Ce scénario, qui n'est évidemment pas très original, est l'œuvre de MM. Veit Harlan et Alfred Braun ; ils se sont inspirés pour l'écrire d'une pièce de M. Richard Billinger qui, par nécessité scénique, devait négliger tout le pittoresque folklorique pour serrer de près le drame intérieur des personnages. A cet égard, le cinéma enrichit assurément le sujet ; nous voyons notamment des costumes de la Bohême ancestrale, quelques-uns des sites les plus caractéristiques de Prague et ces marais des bords de la Moldau qui ne manquent pas d'un sauvage et farouche grandeur. Malgré ces à-côtés originaux, nous ne pouvons pas ne pas juger comme très faible l'anecdote.

Reste la couleur. Disons tout de suite qu'elle nous offre une large compensation ! Certains effets sont absolument réussis ; les bruns particulièrement « viennent » très bien sur l'écran coloré, et le grain des visages garde cette chaleur humaine qui manquait si souvent à d'autres films en couleurs que l'on nous montra naguère.

L'interprétation est dominée par Christine Söderbaum, qui joue le rôle d'Anna. Eugène Klöpfer (le fermier Jobst), Paul Klünger (Leitwein), Kurt Meisel (Toni), et d'autres bons acteurs tiennent les premiers rangs : ils ont tous sans aucun doute beaucoup de talent, mais comment le décèlerait-on à travers le doublage qui les prive de cinquante pour cent — au moins ! — de leurs moyens d'expression ?...

COUP DE FEU DANS LA NUIT. — Il est inutile de préciser, après un tel titre, qu'il s'agit d'un film policier ! Mais quand vous saurez que « Coup de feu dans la nuit » est tiré d'une pièce de Brieux intitulée « L'avocat », que l'on a déjà vue à l'écran une ou deux fois si j'ai bonne mémoire, vous pourrez mesurer l'ahurissant travail d'adaptation auquel on s'est livré... Les personnages de l'auteur de « Blanchette » deviennent des héros de Simenon : cela ne leur va pas. La mise en scène, le dialogue et tout le travail cinématographique de ce film en général sont extrêmement médiocres. D'une interprétation qui comprend de bons

acteurs, tels que Henri Rollan, Grétilat Clariond, Aimos, Jean Meyer, Nane Germon, etc., il faut détacher Mlle Mary Morgan, qui montre un sens réel du pathétique. Mais que faire contre tant d'insanités accumulées ?

LE NAVIRE BLANC. — Voici l'un des meilleurs films étrangers que nous aurons cet hiver — le meilleur peut-être ! — Il est fait selon la formule de « S.O.S. 103 », mais il est plus réussi parce que moins sec, moins schématique. C'est un documentaire à peine romancé. L'opérateur, qui semble ici se confondre avec le scénariste, nous conduit sur un navire de guerre puis sur un bateau-hôpital où sont évacués les blessés des combats navals. Pour relier entre eux tous les épisodes de cette épopée, nous suivons un brave marin qui n'a qu'un désir : faire la connaissance de sa marraine de guerre, une institutrice, qui devait venir le voir à l'escadre. Quelques heures avant son arrivée, l'escadre reçoit l'ordre d'appareiller et de se porter au-devant de l'ennemi, en Méditerranée... Ce n'est que sur son lit d'hôpital, sur le « navire blanc », que le marin retrouvera fortuitement sa marraine devenue infirmière.

L'histoire est volontairement très simple. Elle n'est que l'occasion de nous montrer la vie des combattants sur mer. Le metteur en scène, Roberto Rossellini, l'a tracée avec une extraordinaire magnificence de détails frappants. On gardera comme morceaux classiques la salle d'opérations du cuirassé pendant la bataille, le départ de l'escadre et plusieurs scènes à bord du navire-hôpital. Aucun acteur professionnel, parait-il ne joue ce film ; ceux qui représentent les marins, les infirmières, les médecins, sont anonymes. Ils montrent tous une admirable sobriété, une conscience et un effacement rares. Il faut voir « Le Navire blanc », que ses auteurs ont dédié à tous les marins du monde qui combattent et meurent sur les mers du globe : c'est une œuvre qui compte. Et il ne nous arrive pas fréquemment, depuis quelque temps, de voir, au cinéma, une œuvre qui compte.

Roger REGENT.

NOS lecteurs n'ignorent pas qu'il existe deux classes d'aveugles : ceux qui ont perdu la vue par accident ou par suite de quelque affection morbide, et les aveugles-nés qui n'ont jamais joui de la faculté de voir. Les premiers, sous un certain rapport, paraissent plus à plaindre que les autres, car ils connaissent le prix de la lumière, et, à tous les maux qu'ils éprouvent, se joint le regret toujours amer du bien précieux entre tous qu'ils ont perdu.

Et cette infirmité est encore plus navrante lorsqu'elle frappe des aveugles illustres tels que Homère, Bélisaire, Milton, Michel-Ange, Galilée, Mme du Deffant, Piron, Augustin Thierry, Jacques Arago et tous ceux dont Dieu avait rempli l'esprit de lumière, mais auxquels il ferma les yeux, car « les destins n'ont jamais de faveurs qui soient pures ». La plupart de ces grands aveugles se résignèrent à leur triste sort, car ils avaient pour eux la foi d'un art dans lequel ils excellèrent encore plus lorsqu'ils furent atteints par leur infirmité qu'auparavant. D'ailleurs, le célèbre auteur des « Contemplations » n'adressa-t-il pas à Jacques Arago — et en quelque sorte à tous les illustres aveugles — ces vers qui se terminent par ce quatrain si émouvant :

« Chante ! Milton chantait ; chante ! Homère a chanté.
Le poète des sens perce la triste brume ;
L'aveugle voit dans l'ombre un monde de clarté.
Quand l'œil du corps s'éteint, l'œil de l'esprit s'allume. »

C'est bien cela que devait se dire le jeune sculpteur Jacques Martin, devenu aveugle à la suite de la guerre, en retrouvant, tout ému, l'atmosphère sympathique et chaude et l'affection de ses anciens camarades étudiants du club de « La Vache Enragée » aux destinées duquel il préside.

Jacques Martin n'est autre que Jean-Louis Barrault, un des personnages principaux de la comédie dramatique « L'Ange de la Nuit », qu'André Berthomieu vient de réaliser pour Pathé-Cinéma et qu'André Obey a adaptée et dialoguée d'après une pièce inédite de Marcel Laseaux : « Famine-Club ».

Ce film a pour cadre le milieu des étudiants, avec toutes ses vicissitudes... et Jacques, le héros principal, qui souffre atrocement d'être aveugle et de ne plus pouvoir sculpter, a des accès de colère furieuse auxquels succède un découragement immense. L'art et l'amour l'ont abandonné. Son ancienne fiancée Simone (Gaby Andreu) s'est mariée pendant qu'il était mobilisé. Heureusement que Geneviève (Michèle Alfa), une jeune étudiante que le club avait recueillie mourante de faim, et qui était fiancée à Bob (Henri Vidal), le trésorier porté disparu après l'armistice, Geneviève, que sa propre douleur rend pitoyable et compréhensive, se rapproche de Jacques, lui redonne un certain goût à la vie et l'encourage à reprendre la sculpture. Elle lui promet même de devenir sa femme puisque Bob qu'elle aime toujours n'est jamais revenu. Bob revient, cependant, libéré d'un camp lointain, après avoir sauvé d'une noyade deux enfants. C'est Geneviève qu'il recherche directement, certain qu'elle l'aime et l'attend. Nous n'en dirons pas davantage pour que vous soyez à même d'apprécier personnellement les mérites et les qualités de « L'Ange de la Nuit ». Outre les quatre excellents artistes déjà cités, vous pourrez aussi y applaudir Pierre Larquey, Yves Furet, René Fluet, Gynette Quéro, Lidya Valois, Solange Delporte et une quantité de futures vedettes, tous élèves de l'école de diction de la Société d'Exploitation des Établissements Pathé-Cinéma.

Jean d'ESQUELLE.



2 Jacques est fiancé à Simone (Gaby Andreu), belle fille, qui ne lui ménage pas les éclats de sa mauvaise humeur.

3 L'excellent Pierre Larquey, l'inénarrable Alice Tissot et le joyeux Yves Furet, comptent aussi parmi les interprètes de cette production.

4 Bob (Henri Vidal), Geneviève (Michèle Alfa), venant de se promettre l'un à l'autre au moment où la guerre éclata brutalement.

5 Bob, porté disparu, Jacques devenu aveugle, Geneviève décide de consacrer sa vie à l'artiste, afin de lui redonner goût à l'existence.

Jacques Martin, le sculpteur devenu aveugle.



Photos extraites du film.

L'ANGE de la NUIT



Photo Studio Harcourt.

1. Michel Roux, qui ne se contente pas de faire ses débuts au Music-Hall, vient d'aborder avec succès la tragédie.

2. Adrienne Alain dont le tempérament dramatique est très grand, est un des « espoirs » du Cours Molière.

Le dimanche 11 avril, à 15 heures, Mme Tonia Navar, qui reçoit avec le charme et l'élégance que l'on sait, présentera chez elle, 47, avenue Hoche, aux directeurs de théâtre, producteurs et metteurs en scène (qui voudront bien demander des invitations au Cours Molière, 11, rue Beaujon, Car. 57-86) ses meilleurs élèves qu'elle considère prêts à jouer ou à tourner. Tous sont animés de cette foi ardente que soit leur communicant la grande artiste et à laquelle s'ajoutent les encouragements venus d'exemples célèbres, tel celui de la belle vedette Maria Holst, ancienne élève de Tonia Navar. Au cours de scènes brèves et modernes, ces jeunes artistes donneront la preuve qu'ils sont déjà beaucoup plus que de simples débutants.

MARTHA LABARR



Parmi les films que l'on nous promet dans un proche avenir, nous allons voir « Madame et le Mort », un film que l'on dit déjà passionnant, dont la distribution comporte de grandes vedettes et qui aura le précieux avantage de nous faire connaître un des visages les plus énigmatiques de l'écran.

« Encore une débutante !... » pensez-vous. Certes non ! Car Martha Labarr a déjà tourné plus de trente films sous toutes les latitudes habitables.

« C'est son premier film en France, alors ? » Non plus. Elle en est bien loin. Elle tourna « Stradivarius » avec Pierre Richard-Willm et, dès la présentation du film, on remarqua son mince visage aux yeux terribles et l'on prédit un grand avenir à la jeune star.

« Alors, pourquoi, après ce succès, ne continua-t-elle pas ? »

C'est que Martha Labarr adore les voyages, et son esprit capricieux lui fit abandonner la célébrité momentanée pour le plaisir de contempler de nouvelles étoiles dans un ciel nouveau. D'ailleurs, elle obtint le même succès partout.

Il est vrai qu'avec ses yeux ensorceleurs, ses robes diaphanes qui moulent un corps parfait, ses mains maigres qui savent calmer et blesser, son sourire ironique et presque cruel, elle semble l'incarnation de cette Eve fatale dont les hommes égarés baisent les lèvres et haïssent le cœur ! Mais qui pourrait être affirmatif sur un tel point ?

« Ce n'est pourtant pas une ingénue ? » Non, ce n'est pas son emploi.

« Que fait-elle après son travail au studio ? »

Elle reste la femme du monde réservée qui s'occupe de ses livres et la voya-

geuse qui prépare sa prochaine escapade.

« Alors, que sait-on d'elle ? »

Rien, très exactement, sinon qu'elle aime le soleil dans tous les paysages, la lecture à toute heure, et les fourrures en tous temps. On sait que Louis Daquin cherchait une vamp d'aspect américain pour son film, qu'il apprit, par le plus grand des hasards, qu'elle promenait sous le ciel de France sa soif d'aventures et de connaissances et qu'il l'engagea. Dans quel coin perdu alla-t-il la dénicher ?

Un palace somptueux, un palais de contes de fées, un Trianon magique où elle jouait à la fermière comme une reine oubliant sa cour. Quelle femme sensible ou cruelle cache cet aspect lointain ? Nous n'avons pas voulu perdre une si belle occasion de le savoir et nous avons fatigué plusieurs photographes, pourtant rompus à la chasse aux vedettes, à nous suivre d'hôtels en villas, de polices privées en studios ! Et c'est au moment où, lassés, nous reprenions le chemin du retour, que nous avons aperçu sur les quais une mince silhouette qui ressemblait à celle qui nous avait été décrite.

Mais, voyant que le photographe prenait un cliché, Martha Labarr se détourna avec un visage grave, posa dans la boîte le livre qu'elle tenait, et lentement s'éloigna.

Nous aurions donné, je crois, bien cher pour pouvoir la suivre, mais un reste de courtoisie, un souvenir de correction nous retinrent. Et pourtant...

Nous nous sommes contentés de l'écouter, il y a quelques jours, à la Radio-diffusion Nationale, accompagnée par le Grand Jazz Symphonique, sous la direction de Jo Bouillon... Et nous l'entendrons prochainement encore.

B. F.

1. Notre photographe a pris un instantané de Martha Labarr, rencontrée par hasard sur les quais ces jours-ci. Photo Teddy Piaz.



2. Une scène du film « Madame et le Mort », entre Martha Labarr, Lucien Gallas et Bussières. Photo Sirius.

LES DISQUES DU JOUR

Avant de paraître au music-hall, où sa grâce simple et son sourire ouvert lui ont assuré tout de suite l'accueil le plus sympathique, Jacqueline Moreau avait fait apprécier par les auditeurs du disque et de la radio l'exquise qualité d'une voix pure et agile, colorée à souhait, se jouant des difficultés avec un brio qui ne fait aucun tort au naturel et à l'émotion. Voici deux disques de Jacqueline Moreau dont chaque face est impeccable d'exécution vocale et de mordant : je me permets pourtant d'indiquer ma préférence, d'une part, pour la « Chanson des Violons » (1), fantaisie tzigane dont le pittoresque demeure de bon goût, et, d'autre part, pour « Chiquita » (2), chanson d'un rythme entraînant à laquelle la jeune artiste donne un mouvement souple et vif, charmant de grâce et de fraîcheur.

Il est reposant, après les déchainements du jazz, d'écouter à loisir une jolie valse, dont le rythme enveloppant berce les sens et l'imagination de rêves gracieux et légers. Ecoutez donc la voix moelleuse et riche de Lucienne D'Agard, qui, dans « Nuits de Vienne » et « Tournez, Musettes » (3), renouvelle l'attrait de la valse chantée par la tenue distinguée de son interprétation.

C'est un tout autre genre de plaisir que nous demanderons à deux disques d'Hélène Sully, interprète fidèle des chansons de Raymond Asso. Ici, écoutons particulièrement le texte, qui est d'un vrai poète... La diction d'Hélène Sully, parfois un peu dure dans son constant et généreux effort de persuasion, ne laisse pas perdre un mot ni une intention de l'auteur ; et c'est parce qu'elle s'applique uniquement à servir l'œuvre au lieu de chercher des effets personnels qu'elle réussit à ne jamais paraître monotone. Suivant le moment, l'auditeur choisira la confiance passionnée, « Y a rien que toi » (4), le romantisme désespéré de « Clair de lune » dans un décor nocturne où brille le reflet d'argent de la Seine, ou « La rengaine de la nuit » et « J'avais un amoureux » (5) où les angoisses de l'ombre et les regrets de l'amour se dissipent au dernier refrain devant les clartés de l'aurore et l'appel entraînant de la vie.

C'est par une pareille soumission au texte et à la ligne musicale de ses chansons que l'art de Jean Lumière, fait de ferveur et d'application, arrive à nous toucher profondément. La qualité délicate de sa voix n'y suffirait pas. L'émotion qu'elle répand vient du cœur. Un disque exceptionnel, à ce point de vue, est celui qui réunit deux œuvres exquises de sentiment et de forme : « Ma carriole », devenue populaire, et « Le paisible village » (6) qui ne mérite pas moins, à mon avis, la faveur des auditeurs sensibles et délicats. Ce disque, dont la perfection m'enchantait, me paraît hors de comparaison avec d'autres enregistrements pourtant fort agréables de Jean Lumière, par exemple : « La mélodie du rêve », d'une suavité plus facile, et « Nuits de Casablanca » (7), rumba chantée d'un effet pittoresque dont il faut laisser presque tout le mérite à l'orchestre d'accompagnement, dirigé par Marcel Cariven.

Gustave FREJAVILLE.

(1) Columbia, DF 2890. (2) Columbia, DF 2906. (3) Pathé, PA 2.088. (4) Pathé, PA 2.062. (5) Pathé, PA 2.038. (6) Voix de son maître, K 8556. (7) Voix de son maître, K 8567.

ÉCOLE ET CLUB PRIVÉ DE LA CHANSON

Direction Artistique : JANE PIERLY et RIESNER
55 bis, RUE DE PONTTHIEU
BALZAC 41-10

PRÉPARATION au TOUR de CHANT

DICTION — RYTHME — MISE EN SCÈNE
INTERPRÉTATION

DÉBUTS EN PUBLIC CERTAINS

VOUS POUVEZ ENREGISTRER SUR DISQUES

service des enregistrements particuliers des studios "POLYDOR"
6 et 8, rue Jenner, Paris - GOB. 48-90

COURS DE CINÉMA MIHALESCO

35, RUE BALLU - TRinité 40-12

Vedettes

L'hebdomadaire du théâtre, de la vie parisienne et du cinéma * Paraît le Samedi
4^e Année

23, RUE CHAUCHAT, PARIS-9^e

TAI. 50-43 (lignes groupées)

Chèques postaux : Paris 1790-33

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Un an (52 numéros) 180 fr.

6 mois (26 —) 95 fr.

VOICI LES PHOTOGRAPHIES DE VOS ARTISTES PRÉFÉRÉS

Pour répondre aux nombreuses demandes de nos lecteurs, nous avons établi une série de portraits de grand luxe, format 18x24, sur papier mat.

Ces photos sont à votre disposition à nos bureaux au prix de 20 fr. chacune. Ajouter 3 fr. pour frais de port et d'emballage pour expédition Paris ou province.

Groupez vos commandes. A partir de cinq photos, nous faisons l'expédition franco de port et d'emballage.

Joignez le montant de vos commandes en chèque ou mandat ou, mieux encore, en un versement à notre compte de chèques postaux : Paris 1790.33.

Demandez-nous donc les photographies des vedettes. Nous pouvons fournir n'importe quelle photo d'artiste.

AVEZ-VOUS NOTÉ

NOTRE NOUVELLE ADRESSE ?

23, rue Chauchat, IX^e
Tél. : TAIbout 50-43

COURRIER de VEDETTES

Daryste. — René Dary n'a jamais été le fils naturel de Maurice Chevalier... Il n'a pas d'enfant et vit à la campagne avec sa femme. C'est un garçon exquis.

Colo. — Pour « L'Honorable Catherine », renseignez-vous aux Films Orange. Pour « Les Inconnus dans la Maison », adressez-vous à la Continental. Hubert de Malet n'est pas marié. Georges Rollin a quitté le célibat depuis déjà longtemps. Le père de Rose dans « La Grande Marinière » était interprété par Sinoël. En ce qui concerne les concours, vous n'avez pas tort, et nous ne manquerons pas d'y songer dès que l'occasion s'en présentera.

Deux cœurs fendus. — Ah! Ah! Beaucoup d'artistes sont pourvus de belles poitrines et de jolies jambes, mais ce n'est pas mon rôle de vous communiquer les adresses de ces merveilles de l'esthétique !

Yvevye. — Jimmy Gaillard est célibataire et ne songe pas, tout au moins pour l'instant, à convoler. Vos hypothèses, en ce qui concerne son âge, sont exactes. Vous pouvez lui écrire à « Vedettes », nous transmettrons votre lettre.

Vénus. — Oui, Viviane Romance a bien été élue « Miss Paris », mais elle a été « démissionnée » quelques jours après son élection. Elle a une petite fille. Le dernier numéro de « Vedettes » vous a donné tous renseignements sur son activité artistique du moment. Impossible de satisfaire votre curiosité sur vos autres demandes : ce sont là de petits secrets que les artistes gardent jalousement.

Dan. — « Vedettes » possède les photos, en format 18x24, de tous les artistes. Nous les tenons à la disposition de nos lecteurs au prix de 20 fr., plus 3 fr. pour frais d'envoi.

Swing Girl. — Votre suggestion concernant le « Club Vedettes » est très intéressante et nous la mettons à l'étude. Vous pouvez écrire aux artistes par l'intermédiaire du journal, nous nous chargerons, pour être agréables à nos lecteurs, de les transmettre aux destinataires.

Jeune rose des vents. — Votre lettre pour Roger Duchesne est partie et, j'ai tout lieu de le croire, arrivée aujourd'hui. Pour votre première question : non. Pour la deuxième, vous y êtes à peu près. Pour le reste, je peux vous dire que les artistes de cinéma feront comme les autres. C'est Vicky Verley, la sœur de Louise Carletti, qui était Anna dans « Le Mcussailon ».

Vedettine. — J'ai transmis vos lettres à Madeleine Renaud et Josette Daydé. Pour Irène Bonheur, je vais me renseigner. Si elle a changé d'adresse, je le saurai très vite. Retournez-moi ce qui vous est revenu.

Régine-Madeleine. — Vous êtes délicieuse de gentillesse et me paraissez d'une naïveté charmante. On ne devient pas une Danielle Darrieux ou une Louise Carletti comme ça. Si vous y tenez pourtant, accrochez-vous bien, travaillez, vous verrez toujours.

Vieille lectrice. — Vieille par la fidélité avec laquelle vous suivez « Vedettes », mais sûrement pas par l'âge. Ecrivez à l'A.C.E., 34, avenue de Friedland, qui se fera un plaisir de répondre aux questions qui vous intéressent.

Pierre, à Neuilly. — Certainement, les enfants peuvent faire du cinéma. Sauvez-vous de « Nous, les Gosses ». Mais papa et maman seraient-ils satisfaits de vous voir embrasser cette carrière ? Si oui, ils peuvent s'adresser au C.O.I.C., 92, Champs-Élysées, où tous renseignements leurs seront donnés.

Halte-là ! — Allez donc voir Raymond Rouleau, dans « Le Survivant », au théâtre. Il n'est pas trop tard, à 16 ans, pour suivre les cours de Tonia Navar. Je profite de votre pseudonyme pour terminer mon courrier !

Bel-Ami.



Ekitai Ahn interviewé par François Mazeline lors de la réception au Club de la Presse, avant le grand concert.

EKITAI AHN A RADIO-PARIS

Dans les grands concerts publics radiodiffusés que «Radio-Paris» offre à ses auditeurs le dimanche au Grand Théâtre des Champs-Élysées, nous sommes accoutumés d'entendre des programmes qui sont toujours d'une qualité exceptionnelle. Les œuvres des maîtres classiques et modernes exécutées par le Grand Orchestre de Radio-Paris parvenu par sa cohésion à un degré de perfection rarement égalé en France furent dirigées par des chefs d'orchestre de réputation mondiale : Fritz Lehmann, Carl Schuricht, Eduard Kunneke et Wilhem Mengelberg. Chacun d'eux, choisissant ses compositeurs préférés, avait donné au public une impression de puissance, de précision et d'originale personnalité dans l'interprétation des œuvres sélectionnées.

Au cours de son 22^e concert, et à l'occasion du 2.600^e anniversaire de la fondation de l'Empire Japonais, la direction de Radio-Paris a fait appel au célèbre compositeur et chef d'orchestre japonais Ekitai Ahn.

Rarement, pour ne pas dire jamais, un chef d'orchestre japonais vint à Paris diriger un grand orchestre symphonique et la curiosité, autant que l'intérêt artistique, avaient attiré une foule nombreuse dans la belle salle de l'avenue Montaigne.

Les amateurs de belle musique ne furent point déçus. M. Ekitai Ahn, dont la

réputation est mondiale, est l'élève et l'ami de Richard Strauss. Ses préférences musicales vont à Jean-Sébastien Bach, à Schubert, à Rossini et c'est un programme comprenant une sélection des œuvres de ces maîtres qu'il dirigea avec une fougue, une maîtrise et une compréhension qui firent l'admiration de tous les connaisseurs.

M. Ekitai Ahn conduit l'orchestre sans nervosité excessive, mais les yeux de ce petit homme, derrière de grosses lunettes, brillent d'un éclat et d'une flamme qui reflètent ses impressions. Son visage lui-même se livre parfois à une mimique expressive qui va de la douleur à l'enthousiasme et qui communique aux musiciens l'état d'âme de leur chef.

Le programme comprenait également une musique solennelle à la gloire du Japon, écrite par Richard Strauss sur de vieux thèmes japonais, qui permit de goûter ces harmonies curieuses pleines de cet Orient ensoleillé. Enfin, une œuvre d'Ekitai Ahn «Etenraku», fit apprécier ses grandes qualités de compositeur et sa parfaite connaissance de la musique.

Le succès qu'il a obtenu ce jour-là fut considérable. Et les sans-filistes qui écoutèrent cet orchestre aussi religieusement que les spectateurs, ont souhaité que soit donné un deuxième concert d'une classe aussi belle.



Ekitai Ahn au pupitre du Grand Orchestre de Radio-Paris.

Photos Radio-Paris Baerthélé.



RADIODIFFUSION NATIONALE

*Au café
du théâtre*

Il est minuit. La petite ville de province dort depuis déjà une bonne heure... Aucune voiture ne frôle le trottoir. Pas un ivrogne attendrissant n'étreint un seul bec de gaz avec familiarité.

Les rues sont noires. Et pourtant, quelle est cette lumière hardie et dorée qui traverse ces baies vitrées ? Quel est ce café où retentit un air de valse évaporée ? Quels sont ces gens souriants et hautains qui se parlent avec condescendance et bonhomie, ainsi que le feraient des rois en vacances ?

Ne les reconnaissez-vous pas ? Ce sont les comédiens de la petite ville !

La représentation vient juste de finir ; quelques couples attendris ou romanesques contemplent encore la noirceur du ciel, pendant que les acteurs viennent au café discuter de leurs mérites respectifs et se faire payer quelques consommations par leurs admirateurs !

Monsieur le maire s'est assis à côté de la jeune première, Christiane Nérée, tandis que le baryton Jacques Jansen écoute les roucoulements d'Alice Tissot, voisine de Marcel Vallée. Personne n'écoute et chacun parle... de soi, bien entendu. L'orchestre anime les vieux souvenirs de Marcel Vallée : « Quand j'étais invité à prêter mon concours à la cour de... » Mais il ne se rappelle plus la fin. Ça n'a d'ailleurs aucune importance. Le garde champêtre est tout fier de se voir en si bonne compagnie. Et chacun berce ses rêves, passés ou futurs. Où sommes-nous donc ? Mais au Café du Théâtre, que dirige notre brillant collaborateur Jean Laurent...

Il évoque spirituellement tous ces comédiens de tournée, tous ces « cabots » lamentables, dont on ne sait s'il faut s'indigner ou s'apitoyer, de ces personnages bien connus et, hélas ! bien classiques dont Lenormand nous fait une si profonde description dans « Les Rotés ».

De l'idée de ce chef-d'œuvre, puissamment dramatique, Jean Laurent a voulu dégager surtout l'action comique. Et l'esprit satirique le plus mordant anime cette amusante émission que l'on peut entendre tous les vendredis à midi.

Bertrand FABRE.

Françoise Elgé, une jeune comédienne de grand talent que l'on peut entendre souvent dans les émissions dramatiques de la Radiodiffusion Nationale et à qui le plus bel avenir est promis.



Photo parsonnelle

Photos Lido.



Tous musiciens. C'est la devise d'Alice Tissot-trompette et de Marcel Vallée-saxo. Ayant réussi son solo, Alice Tissot est embrassée par Roland Fersen et Jacques Jansen.

Le Rideau se lève



Simone MICHELS, un des espoirs du cinéma français, s'est révélée aux côtés de Fernandel dans « La Bonne Étoile », puis dans le « Chant de l'Exilé », aux côtés de Tino Rossi. (Photo Robert Courtot.)

A COLIN-MAILLARD
8, RUE JEAN-GOUJON
Le plus beau spectacle pour enfants
MATINÉES TOUS LES JEUDIS ET DIMANCHES, A 15 H.

ETOILE MUSIC-HALL DE PARIS
ALBERT PREJEAN
LYSIANE REY
DANS UNE PRÉSENTATION INÉDITE
JAMBLAN - WILLY ET JO
REGINE AFFIERO - LES ADRIA
MONY - ALEX - LES GASTY
LE TRIO REXI-ANDY SILVIO
ET LA REVUE FANTASTIQUE
TEDDY STRIK
ET SA COMPAGNIE
un programme 100% Étoile

Théâtre de Poche
75, Bd du Montparnasse - LIT. 28-47

LA LUMIÈRE
DEVANT L'ICONE



Shéhérazade
RESTE OUVERT
de 22 heures à l'aube
3, Rue de Liège - TRI. 41-68

Suzy Solidor
ET UN PROGRAMME DE GOUT
ET DE QUALITÉ AU CABARET
"LA VIE PARISIENNE"
12, rue Ste-Anne - R.C. 97-86 Suzy Solidor



La grande danseuse internationale **BARBARA LA MAY** qui donnera un récital à la salle Pleyel, le mercredi 14 avril. (Photo Harcourt.)

Théâtres

THÉÂTRE des MATHURINS
Marcel HERRAND & Jean MARCHAT
Toi 1. soirs 19 h. 30
Relâche Lundi, Ma-
tinée Diman. 15 h.
DEIRDRE des
DOULEURS
DERNIÈRES

CARRÈRE
43 bis, RUE PIERRE-CHARRON
LE RESTAURANT
de grande classe

LA VIE EN ROSE
"LE CABARET DU RYTHME"
10, rue Pigalle. - TRI. 02-52. - M^e Trinité.
Raymond Magnier
présente un
GRAND PROGRAMME ARTISTIQUE
avec
TONY MURÉNA
ET SON QUINTETTE
Dimanche : THÉ-MUSIQUE à 17 heures.
Tous les soirs : DINERS-SPECTACLE à 21 h.

LE FILM
PATRICIA
passe dans les salles suivantes
du 31 mars au 7 avril :

AMBASSADEURS-ALICE COCÉA
CLOTILDE DU MESNIL
Le chef-d'œuvre d'Henry BECQUE
MAIS N'ÊTE PROMÈNE
DONC PAS TOUTE NUE!
de Georges FEYDEAU

Les films que vous tenez voir :

Aubert Palace, 28, boul. des Italiens. Perm. 12 h. 45 à 23 h.
Balzac, 136, Ch.-Elysées. Perm. 14 à 23 h.
Berthier, 35, bd Berthier. Sem. 20 h. 30. D.F. : 14 à 23 h.
Cinéma Champs-Élysées
Cinéma Opéra, 4, Ch.-d'Antin. Perm. 13 à 23 h. PRO. 01-90.
Clichy Palace, 49, av. de Clichy. 14 à 18.30, 20 à 23 h. Perm. S. D.
Club des Vedettes, 2, r. des Italiens. Perm. de 14 à 23 h.
Delambre (Le), 11, r. Delambre. Perm. 14 à 23 h. DAN. 30-12.
Denfert-Rochereau, 24, pl. Denfert. Odé. 00-11.
Ermitage, 12, Ch.-Elysées. Perm. de 14 à 23 h.
Helder (Le), 34, bd des Italiens. Perm. de 13 h. 30 à 23 h.
Impérial, 29, boulevard des Italiens. R.C. 72-52.
Lux Bastille, Perm. 14 à 23 h. DID. 79-17.
Lux Rennes, 78, r. de Rennes. Perm. 14 à 23 h. LIT. 62-25.
Marbeuf, 34, rue Marbeuf. BAL. 47-19.
Marivaux, 15, boulevard des Italiens. R.C. 72-52.
Miramar, gare Montparnasse. Perm. 13 h. 40 à 22 h. 45. DAN. 41-02.
Olympia, bd des Capucines. Permanent.
Radio-Cité Opéra, 8, boulevard des Capucines. Opé. 95-48.
Radio-Cité Bastille, 5, faubourg Saint-Antoine. Dor. 54-40.
Régent, 113, av. de Neuilly (Métro Sablons).

Du 31 Mars au 6 Avril

Du 7 au 13 Avril

L'Honorable Catherine
Le Camion Blanc
Une Étoile au Soleil
Forces Occultes
L'Auberge de l'Abîme
L'Enfer du Jeu
La Couronne de Fer
L'Appel du Bled
L'Appel du Bled
Secrets
Secrets
La Bonne Étoile
Le Destin Fabuleux de Désiré Clary.
Grand Combat
Pontcarral
Pontcarral
La Croisée des Chemins
Le Comte de Monte-Cristo (2^e ép.)
Andorra
Le Mariage de Chiffon
Le Roi s'amuse

L'Honorable Catherine
Le Camion Blanc
L'Étrange Susy
Forces Occultes
Mistral
Le Comte de Monte-Cristo (1^{re} ép.)
La Couronne de Fer
Port d'Attache
Lettres d'Amour
Secrets
Secrets
La Bonne Étoile
Le Grand Combat
Le Destin Fabuleux de Désiré Clary.
Pontcarral
Pontcarral
Un Grand Amour
La Belle Frégate
Andorra
Lettres d'Amour
Le Comte de Monte-Cristo (1^{re} ép.)

Alhambra à St-Ouen, le Kursaal à Bondy
le Majestic à Nancy, le Royal à Joinville,
le Kursaal à Sevan, le Rex à Villemonble,
l'Orangerie à Droveil, la Potinière le
Crotoy, les Variétés à La Ferté-sous-
Jouarre, l'Éden à Caen

A. B. C.
DU 2 AU 16 AVRIL
REDA CAIRE
IRÈNE DE TRÉBERT
ROGERS
FANELY REVOIL
et **ZIBRAL**

TH. EDOUARD VII
50 Représentations exceptionnelles de
L'INSOUMISE

6, rue Fontaine **EL GARRON** métro-Pigalle
Une attraction mystérieuse et sensationnelle!
LA LUMIÈRE NOIRE

La Mode

ATELIER
L'HONORABLE M^e PEPYS
de M. Georges COUTURIER
Soirées 19 h. 30 (sauf dimanche et lundi)
Matinées : dimanche 14 h. et 17 h. 30.

Pièce en 4 actes de Pierre Magnier
Pierre MAGNIER André GUIZE
pour les débuts de **MARIA FAVELLA**
et l'auteur
PIERRE FRONDAIE
Tous les soirs, 20 h. (sauf lundi), Sam., Dim., 15 h.

GIPSY'S **BUGETTE**
20, Rue Cujas **L'IKING SI**
(Quartier Latin) et le **BALLET KRIXA**

Dans les "Inséparables"
Théâtre de Paris, la charmante
Camille Fournier est habillée
avec une rare élégance par
CRÈS (1, rue de la Paix).

L'AVENUE
5, rue du Colisée. - Métro : Marbeuf
RENÉE DEVILLERS dans
ÉLECTRE
de Jean GIRAUDOUX

Location PRO. 52-78 **NOUVEAUTÉS** Métro : Montmartre
L'AMUSEUR PUBLIC N° 1
GEORGIUS
dans son nouveau tour de chant
VIVE PARIS!
Revue 43 en 2 actes
et 25 tableaux avec
ALICE TISSOT
Une production GERMAIN CHAMPELL

LE GRAND JEU
Sa nouvelle revue
LE GRAND JEU... DE PARIS
de Maurice FORTIER
Mise en scène de Jean SILVIO
avec **JACQUELINE MORLAND**
MAURICE FORTIER
Mimi Gilbert - Nadia Astruc
Le Ballet de Dorys Grey
et les vedettes du cirque **ALEX** et **ZAVATTA**
NOMBREUSES ATTRACTIONS
58, RUE PIGALLE - Tél. : TRI. 68-00

Cinéma

SIMKO, 35, avenue Friedland,
présente
sa collection de couture
chaque jour à 15 heures
Elysées 74-33.

BOUFFES PARISIENS
RENÉ DARY
C. GÉNIA et G. KERJEAN
Jean-Jacques
Comédie de ROBERT BOISSY
E. LYNN - C. DIDIER
M. PIERRAT et Jean DAX
Tous les soirs (sauf lundi) 20 heures.
Mat. : samedi, dimanche et fête 15 h.

NOCTAMBULES
700^e
Le Bout
de la Route
de JEAN GIONO

MONSIEUR
Cabaret
Restaurant
Orchestre Tzigane
94, rue d'Amsterdam

AUBERT PALACE
28, bd des Italiens - M^e Richelieu-Drouot
L'HONORABLE CATHERINE
avec **EDWIGE FEUILLÈRE**

Dans la nouvelle pièce de Mme Ger-
maine Lefrançois au Théâtre de Paris :
les "Inséparables", le renommé artiste
André Brûlé est habillé avec un chic
extrême par **TOMASINI**, le grand maî-
tre-tailleur du 20, rue Royale.

DAUNOU
LE FLEUVE AMOUR
Comédie gaie d'ANDRÉ BIRABEAU
JEAN PAQUI
SUZET MAIS

MOULIN de la GALETTE
Tous les Dimanches matinée à 15 heures
CAF-CONC' SURPRISE
Avec les meilleures Vedettes de Paris
ORCHESTRE MARCEL MELET

CLUB DES VEDETTES
2, rue des Italiens - PRO. 88-81 - M^e Richelieu-Drouot
La Couronne de Fer

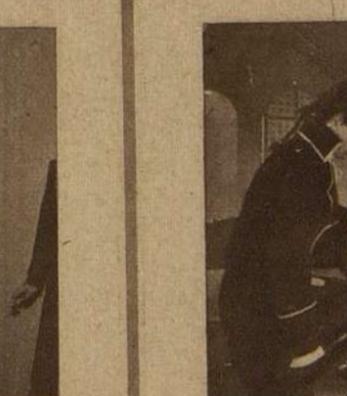
Les ravissants chapeaux de Ga-
by Morlay, la vedette des "Insé-
parables" au Théâtre de Paris,
sont des créations de **BLANCHE**
et **SIMONE** (1, rue de la Paix).



La ravissante fantasiste parisienne **Maddy BRETON**, qui obtient un très grand succès toutes les nuits à Shéhérazade. (Photo Rosardy.)



Ginette LECLERC, marraine du Salon de Coiffure "ELEGANS", inaugure les nouveaux salons par un original shampoing. (Photo Piaz.)



Raymond RAYNAL et **Henri RICHARD** dans une scène du « Capitaine Paul » au Théâtre du Jeune-Colombier. (Photo Harcourt.)

GARE MONTPARNASSE DAN 41-02 **MIRAMAR**
Un Grand Amour



Mlle Andrée CLEMENT, qui va créer le principal rôle féminin de « La Lumière devant l'icone », au Théâtre de Poche qui ouvre ses portes ce soir. (Photo Harcourt.)

Janine CHARRAT et
Roland PETIT dansent

UN HYMNE AU PRINTEMPS

Une danse est née, inspirée par les premières caresses du soleil printanier, par la brise légère et encore fraîche, par les tendres bourgeons qui percent et les timides violettes des bois. C'est en observant la nature en éveil que les jeunes danseurs Janine Charrat et Roland Petit ont conçu cette danse pleine de fraîcheur, qu'ils ont nommée « Ecllosion ». Parce qu'ils ont trente-six ans à eux deux et qu'ils symbolisent le Printemps, ils peuvent s'identifier avec tant de franchise aux branches flexibles des jeunes arbustes et aux pétales des fleurs ; parce qu'ils sont purs et pleins de candeur, ils miment avec tant de persuasion l'éveil du premier amour. Ils ont choisi pour leur récital de danse, qui aura lieu dans quelques jours à la Salle Pleyel, des thèmes idylliques. Ils vont personnifier, tour à tour, la muse et le jeune poète adolescent ému par un amour idéal ; « Junie et Britannicus » s'avouant leur flamme ; « Paul et Virginie », perdus dans la forêt ; deux petits paysans, ivres de soleil dans « La Course au Soleil », et enfin, dans « Printemps », ils sont le symbole même de la jeunesse. Cette dernière danse, sur la musique du compositeur slave Joseph Suk, vient d'être réglée pour le jeune couple par Serge Lifar lui-même. Aussi bien que dans « Britannicus », il a su, avec une sensibilité surprenante, faire vibrer l'émotion juvénile de ses disciples et plier dans des arabesques inattendues leurs corps souples et dociles. De son côté, le jeune Marc Dolnitz contribue à la perfection de cette danse en créant des costumes merveilleux de coloris et de lignes.

Tout en travaillant avec un sérieux quasi mystique, Janine Charrat et Roland Petit restent des enfants terribles, amoureux de jeux et de rires. Revêtus de tuniques, ils profitent du printemps précoce pour danser en liberté, parmi les arbres, à la lumière du soleil, déjà chaud. Et c'est en les regardant, mêlés à la nature, qu'on constate l'harmonie parfaite et la touchante vérité de leurs danses.

